

il s'en occupe moins. Il lui arrive par hasard de donner un détail sur leurs institutions, soit pour se faire mieux comprendre, soit pour relever une erreur accréditée, par exemple, sur le nombre de suffrages accordé aux rois des Lacédémoniens¹; mais il n'expose nulle part la constitution des villes. Ce n'est pas son sujet. Seulement il parle dans l'occasion des troubles qui les agitent et s'y arrête plus ou moins, suivant leur gravité et suivant leur influence sur la marche générale des événements. C'est ainsi qu'il est amené à raconter avec quelque développement la révolution qui, dans la vingt-unième année de la guerre, établit d'abord dans Athènes l'oligarchie des Quatre-Cents, puis bientôt les renversa eux-mêmes pour donner le pouvoir aux Cinq-Mille. Encore n'entre-t-il pas dans assez de détails pour éclairer complètement cette obscure époque. Il semble que, dans une circonstance si importante pour sa patrie, à propos de faits qui intéressent l'existence sociale et les droits de ses

¹ Liv. I, ch. xx.

concitoyens, sans doute de ses amis et de ses parents, il ne puisse se dispenser d'exprimer sa propre opinion. Quelle est-elle donc?

Nous le voyons accorder des éloges à Antiphon, à Phrynichus, à Thérémène, c'est-à-dire aux chefs les plus influents du complot qui renverse la démocratie. Il loue leur capacité, et même le caractère des deux premiers, et admire le succès qu'ils obtiennent dans une entreprise aussi difficile. Faut-il en conclure qu'il approuve leur conduite et qu'il s'y fût associé, si son exil ne l'avait séparé d'eux? Mais, pour en avoir le droit, il faudrait oublier le sombre tableau qu'il trace de l'oppression que les conjurés font peser sur Athènes afin d'y exécuter leur dessein¹. La peindre en traits aussi énergiques, c'est la condamner. Il faudrait oublier également qu'il blâme plus d'une fois les troubles civils, condition de cette révolution, ainsi que l'ambition des partisans de l'oligarchie; qu'il ne dissimule pas enfin leurs projets de trahison ni leur égoïsme². Dira-

¹ Liv. VIII, ch. LXVI.

² Liv. VIII, ch. XLVIII, XCI et XCIV.

t-on alors qu'il préfère la souveraineté du peuple? Mais comment concilier cette opinion avec ce dédain qu'il déguise si peu pour la légèreté et l'aveuglement de la foule? Se rangera-t-on enfin de l'avis de Hobbes¹, qui s'autorise des éloges donnés par Thucydide à l'espèce de royauté qu'exerça Périclès et à l'administration modérée et intelligente des Pisistratides avant le meurtre d'Hipparque², pour faire de l'historien grec un royaliste comme lui-même? Mais, si Thucydide regardait la tyrannie comme la meilleure forme de gouvernement, comment se fait-il qu'il signale l'existence des tyrans et leur politique égoïste et timide parmi les principales entraves qui ont longtemps comprimé le développement de la puissance des Grecs³?

Thucydide vient ainsi s'opposer à lui-même, chaque fois qu'on veut trouver dans un de ces passages l'expression de ses opinions politiques. C'est qu'en réalité il ne l'y met pas. Voici la

¹ Avant-propos de la *Traduction de Thucydide*.

² Liv. VI, ch. LIV et suiv.

³ Liv. I, ch. XVII.

phrase la plus explicite qu'il ait écrite à ce sujet. Il dit, après avoir raconté la chute des Quatre-Cents et l'établissement du gouvernement des Cinq-Mille¹: « C'est pendant les premiers temps qui suivirent, que les Athéniens paraissent de mon vivant s'être le mieux gouvernés : ils surent alors trouver un juste tempérament entre l'oligarchie et la démocratie. » Peut-on tirer de ce jugement lui-même un système de politique? Non ; mais on peut y voir une preuve de modération et de bon sens : ennemi des excès de la démocratie, il ne l'est pas moins de ceux dont l'oligarchie vient de donner le spectacle, et, ayant égard aux institutions républicaines de son pays, il voit tout naturellement une condition de calme et de prospérité dans l'équilibre des deux principes qui se disputent le pouvoir. Mais il ne prétend pas pour cela appliquer la même combinaison à tous les États. S'il a moins l'occasion de se prononcer au sujet des aristocraties doriennes, plus d'une expression fait

¹ Liv. VIII, ch. xcvii.

supposer qu'il les croit pour le moins aussi capables de produire un bon gouvernement. Un bon gouvernement, c'est en général celui qui, approprié aux conditions particulières d'un peuple, fonctionne régulièrement, et permet à ce peuple de développer, grâce à la concorde et au calme intérieur, ses ressources et sa puissance. Chercher une définition plus précise et plus absolue, c'est dépasser les termes et l'intention de Thucydide. Il ne sort pas lui-même du domaine des faits; il les expose et les explique, et, se plaçant au point de vue de chaque nouvelle situation, il lui applique au fur et à mesure les observations qu'elle lui suggère. Ces observations ne se résument pas dans l'exposition formelle d'une politique générale: à plus forte raison n'est-il pas question d'idées sociales. On se demandera peut-être à quel parti appartenait Thucydide du temps qu'il jouissait de ses droits de citoyen: il n'a pas prévu notre curiosité à cet égard et ne la satisfait pas lui-même; mais sa naissance, sa fortune et l'esprit général de son ouvrage font raisonnablement supposer que

sa vie publique le plaçait dans les rangs de l'aristocratie. Toutefois il n'en a pas senti diminuer sa sympathie et son admiration pour Périclès, parce que la puissance de Périclès, bien qu'appuyée sur la foule, était le triomphe de la volonté et de l'intelligence.

Thucydide n'est donc, quand il écrit, ni un homme de parti, ni un théoricien: son esprit reste indépendant et ne s'aventure pas hors de l'expérience. Il ne fait pas plus de traité de politique que de traité de morale. Sur ces deux ordres de matières, qu'enseigne-t-il donc, lui qui prétendait donner des leçons à l'avenir? Il enseigne, en effet, et d'une manière efficace: en morale, parce qu'il apprend à lire dans le cœur humain et parce qu'il proportionne les impressions produites par ses récits et par ses discours à la valeur des sentiments qui sont en jeu; en politique, parce qu'il dégage nettement des faits les idées dont ils naissent. Réservé dans ses affirmations, à part quelques traits sur les habitudes morales des peuples, ou sur les faiblesses de l'âme humaine dans les grandes crises,

il rapporte naturellement ce qu'il affirme au principe de l'intérêt, qui est le mobile le plus actif et le plus constant de l'activité des hommes et des peuples, surtout en temps de guerre ou de révolution.

Quand on voit le travail de Thucydide aboutir ainsi à mettre constamment à nu cette idée de l'intérêt comme le ressort le plus puissant des choses humaines, on se demande si, entre ses mains, l'histoire n'a pas déchu de la hauteur où l'avait élevée Hérodote. Celui-ci avait conçu le monde comme un merveilleux ensemble gouverné par l'action divine. Il y reconnaissait une volonté supérieure présidant aux destinées des empires, à l'élévation et à la chute des rois; attentive à poursuivre à travers les générations oubliées le crime et la violence, et à humilier l'excès de la puissance et de la richesse; s'annonçant aux mortels aveugles par l'intermédiaire des oracles et par le trouble des lois de la nature; enfin il montrait ses décrets souverains conduisant le monde de révolution en révolution, jusqu'à ce que toutes ces grandes

monarchies de l'Orient, réunies sous une seule domination, vissent se briser à la fois contre l'énergie et la libre intelligence du peuple grec.

Que fait Thucydide de l'idée de cette direction suprême dans les choses humaines? Que pense-t-il des oracles, ces mystérieuses révélations de la Divinité? Ce sont des éléments historiques qu'il ne néglige pas, il constate leur influence sur les hommes; fait allusion à leur nombre, mais les cite rarement. Quand leur importance l'oblige à le faire, il les discute sans scrupule¹, et, tout en reconnaissant² que l'un d'eux s'est réalisé, il conclut en somme que ce sont des aliments offerts à la crédulité de l'esprit humain, et des illusions de sa faiblesse qui se dispense par là des efforts qu'elle devrait faire³. Voilà ce qu'il ose penser et faire comprendre. Il est vrai qu'au même moment les Athéniens riaient des plaisanteries d'Aristophane sur les oracles de Bacis; mais leur foi était plus disposée à souffrir

¹ Liv. II, ch. LIV, XVII.

² Liv. V, ch. XXVI.

³ Liv. V, ch. CIII.

les bouffonneries d'un comique que la négation sérieuse d'un philosophe. Thucydide constate de même, sans s'y associer, l'impression religieuse que produisent les perturbations apparentes de la nature, comme les tremblements de terre ou les éclipses. Quant à ces phénomènes infimes auxquels Hérodote ne refusait ni son admiration ni sa foi, et aux interprétations des devins, il les dédaigne ou les repousse, à l'exemple de son maître Anaxagore.

Dieu a-t-il donc abandonné le monde? Non; car Thucydide honore la piété et soumet les actions humaines à la sanction divine. Mais du moins le monde, privé de l'intervention constante de cet acteur tout-puissant, n'a-t-il pas perdu sa grandeur pour qui le contemple? Il a perdu cette grandeur empruntée qui le transformait en une manifestation aveugle et passive d'une puissance jalouse de s'exercer; il en a gagné une autre plus réelle et appréciable à notre raison. Il montre maintenant en lui-même une force qui se déploie librement et qui a conscience de sa dignité : l'intelligence humaine,

dépositaire de principes supérieurs en vertu desquels elle développe son activité et se juge. L'homme n'est plus opprimé; il ne s'avance plus au hasard, l'imagination sans cesse troublée par les illusions d'une influence merveilleuse qu'il croit voir partout, qu'il croit sentir toujours près de lui, et toujours inexplicable pour lui avant l'événement. Il porte en son sein un guide sûr qui ne l'égarera pas, à condition qu'il ait la force de le suivre. Les indications de ce guide éclairent même en partie pour lui les routes de l'avenir : quoique les puissances de la nature, dont il n'est pas maître, et, en général, ce qu'on appelle communément la fortune, puissent accumuler contre lui des difficultés imprévues, il lui est possible de reconnaître et de comprendre des lois assez stables pour dominer les événements; et qui en somme le feraient triompher, s'il en conservait la claire perception et s'il y conformait jusqu'au bout sa conduite.

Quoi de plus grand que cette lutte de l'homme contre les obstacles extérieurs et les incerti-

tudes de l'avenir? C'est là ce qui émeut Thucydide; c'est là ce qui frappe cette imagination rebelle aux impressions merveilleuses et aux superstitions. Il est certains moments dans l'histoire où les nations les plus florissantes se heurtent du choc le plus terrible, déploient, pour se détruire, toutes les ressources de l'activité, toutes les forces de l'intelligence humaine, où les passions surexcitées enfantent les plus nobles actions et surtout les plus déplorables excès. Si alors, à cette agitation de l'humanité, la nature semble joindre sa propre émotion, si elle paraît elle-même livrée au désordre et si elle suscite contre les peuples ses plus funestes calamités, qu'y a-t-il de plus intéressant et de plus beau que l'effort de la volonté de l'homme au milieu de tant d'excitations diverses et de tant de menaces conjurées? C'est le sentiment qu'a éprouvé Thucydide en présence des scènes dont l'ensemble a formé la guerre du Péloponèse, et, avant d'en entreprendre le récit, il s'est arrêté à en admirer la sombre grandeur :

« La guerre du Péloponèse, dit-il, a eu une

durée considérable; et, pendant qu'elle s'est faite, la Grèce a souffert des maux dont la réunion ne s'était pas encore présentée dans le même espace de temps. Jamais en effet autant de villes n'y avaient été prises et dévastées, soit par les barbares, soit par les Grecs eux-mêmes en lutte les uns contre les autres (il en est qui virent renouveler leur population par la conquête); jamais il n'y avait eu autant d'exils, jamais autant de sang répandu qu'en fit verser la guerre elle-même ou la discorde. Il arriva aussi que des événements dont on entendait parler autrefois, mais dont peu d'exemples autorisaient la tradition, cessèrent d'être invraisemblables: ainsi, il y eut des tremblements de terre, qui se firent sentir sur une vaste étendue de pays et avec une grande violence; des éclipses de soleil, plus fréquentes qu'à aucune époque dont on ait gardé le souvenir; de grandes sécheresses dans quelques contrées et, par suite, des disettes; il y eut enfin un fléau qui surpassa tous les autres, cette maladie pestilentielle qui consuma en partie la Grèce. Toutes ces calami-

tés pesèrent sur les Grecs en même temps que la guerre du Péloponèse. »

A l'exemple de Thucydide, Tacite commencera la terrible histoire des crimes et des malheurs contemporains par en résumer les tristes émotions. Mais, dans l'esprit de l'historien grec, ce tableau général des souffrances de la Grèce et des calamités qui la surprennent a un complément qu'il se réserve d'exprimer plus tard. S'il étale avec une sorte de complaisance l'appareil extérieur de toutes ces épreuves imposées par le sort, il n'en rehaussera que mieux la dignité des âmes qui ne se laisseront pas abattre par elles. L'action du sort est bornée. La foule fait de la fortune une divinité; elle adore au hasard la chance elle-même : à Syracuse, elle destitue des généraux parce qu'elle les croit malheureux; à Athènes, elle choisit malgré lui l'homme chez qui elle croit voir le bonheur fixé : ce même Nicias, qui doit donner, pour les autres et pour lui, le plus triste démenti à cette croyance insensée. Mais les grandes âmes ne sont pas accessibles à cette superstition, et montrent au

contraire que le pouvoir de la fortune est restreint par la fermeté du cœur qui lui résiste¹, ou même par la puissance de l'esprit qui ose lui disputer son propre domaine. C'est ce que ne craignit pas de faire Périclès, et, quoique la mort l'ait frappé trop tôt, dans la lutte qu'il engagea avec la fortune, ce n'est pas lui qui fut vaincu : la peste, qu'il n'avait pu prévoir, ne suffit pas plus à prouver la faiblesse de sa pensée qu'à humilier son caractère. Si sa politique lui avait survécu, il eût légué à sa patrie, avec la guerre, la victoire, dont il avait bien calculé les chances. L'intelligence a donc été chez lui forte et triomphante; mais elle a été faible chez ses concitoyens.

C'est l'esprit qui domine le monde. Les inégalités des passions et les accidents divers, les inconséquences et les surprises de la nature humaine et du sort, contrarient sans cesse l'action supérieure de la raison. Cependant il s'établit en

¹ Voyez le *Discours de Périclès*, liv. II, ch. LXIV, et celui d'*Hermocrate*, liv. VI, ch. LXXVIII.